

COLLECTION DIRIGÉE PAR DAVID RUFFEL ET LIONEL RUFFEL

CE texte, *L'inquiétude d'être au monde*, écrit pour la Maison du Banquet et des générations, a été lu le 8 août 2011 à Lagrasse. La décision de le publier est indissociable, en moi, d'un espoir de voir les mots *agir sur* et *dévier* l'esprit contemporain de l'Europe.

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2010.
ISBN : 978-2-86432-669-4

*Mais quelle est donc cette nostalgie
qui réarme partout les monstres oubliés?
Et ce siècle tout neuf, comment le peupler
autrement que de tous nos regrets?*

DORIS EVANS, *Pièces d'un puzzle*, 2001.

*

Je pense au père qui attend son enfant, le soir, et prie, en silence. Il ne croit pas en Dieu, le père, mais il prie quand même, parce qu'il ne sait plus vers qui se tourner. Il attend son enfant et l'inquiétude trace en lui des lignes vertigineuses, des phrases et des phrases qui racontent des histoires formidables d'enlèvements, d'accidents, de fugues et de disparitions. Des milliers d'histoires dont le père, s'il était écrivain, pourrait faire un recueil. Il appellerait ce recueil : *Les Mille et Une Nuits...* ou plus justement, *Les Mille et une nuits où je t'ai attendu*. Et il faut voir, à cet instant, le visage du père, le visage inquiet du père, les cernes sous ses yeux, le visage qui attend et prie ou espère ou simplement le père qui se replie autour de ses genoux en priant encore pour que l'enfant soit là, devant lui, sain et sauf.

Je pense au visage d'Anna Magnani dans un film de Pasolini. Nous sommes près de Rome dans des terrains vagues. La mère observe son garçon assis sur un manège. Pendant les quelques secondes où elle ne le voit pas, Ettore se lève. Il descend du manège en marche. Puis... le manège tourne encore. Là où il était assis, il ne reste que l'effroyable vide de l'enfant disparu. Il s'est levé, il est parti, mais la mère n'en sait rien. À ce moment, les

yeux de la mère! Son gamin a disparu, il lui a été volé. C'est ce qu'elle pense, ce que disent ses yeux. Elle se met à courir. Elle crie: *Ettore! Ettore!* Si proche de *Terrore!* Terreur des instants minuscules, d'une mort inimaginable. La mère court après son propre effroi. Elle court après sa peur. Puis, au bout de quelques mètres, elle le voit. Ettore ne s'est pas envolé, pas encore. Il marche gentiment sur un chemin qui s'appelle: *ennui*. Les bras le long du corps. Les pieds à la traîne. Dégaine familière du gosse. La mère s'apaise. L'inquiétude la quitte, mais pour combien de temps?

*

Voici ce que je nomme: inquiétude.
Veille et terreur qui ne cessent de grandir en nous.
Quiétude que nous espérons,
mais qui nous quitte au fil de l'âge.
Impossible apaisement
dont nous portons le souvenir.

*

C'était il y a longtemps.
Il y a si longtemps, pense-t-on.
Dans un monde d'hier, comme le titre de Zweig:
Le Monde d'hier. Lorsque l'homme était au centre,
la ville autour de lui, et plus loin, maîtrisée, paisible,
la nature, le cycle régulier des saisons.
Cette quiétude passée est à peine un souvenir.
Un âge rêvé qui ne fut sans doute jamais,
mais comment le dire autrement?

Devrait-on dire: ce fut là notre enfance?
Ou plus loin encore, le souvenir
d'un âge de la pensée qui se perpétue en nous.
Âge de l'équilibre, de la raison.
Souvenir de ce que l'esprit de l'humanisme
portait comme conscience et espoir.
C'était ça: un monde bien ordonné.

*

L'inquiétude est le nom
que nous donnons à ce siècle neuf,
au mouvement de toute chose dans ce siècle.
Paysages! Villes! Enfants!
Voyez comme plus rien ne demeure.
Tout bouge et flue.
Paysages!
Villes!
Enfants!

*

L'inquiétude est entrée
dans le corps du père qui attend son fils,
comme elle s'est glissée, un jour, dans le corps des choses.
C'était hier. C'est aujourd'hui.
Ce sera plus encore demain: inquiétude de l'espèce,
des espèces, et de la Terre que l'on croyait si posée,
qui ne cesse de se manifester
sous un jour de colère,
au point qu'on la croirait froissée
ou en révolte.